

HOMMAGE À DANIEL MORAND

C'est pour moi un immense regret de ne pouvoir assister à la cérémonie au cours de laquelle la municipalité de Brénod et les habitants de la Commune donneront le nom de Daniel Morand à son école. J'ai été son élève durant l'Occupation, après avoir été celui de son épouse Berthe Morand. Il est resté pour moi la figure idéale de l'instituteur, tel que l'avait conçu la République, tel que Charles Péguy l'a immortalisé en parlant de ces maîtres d'Ecole comme des «hussards noirs de la République»

La place de l'instituteur dans la vie d'un individu est immense. Après sa mère, qui lui a donné la vie, il est celui qui, en quelque sorte, lui donne le contact avec le monde extérieur, en lui apprenant à lire, à écrire, à compter. En ce sens, il n'est pas seulement un technicien de l'apprentissage, il est bel et bien un maître. Et je regrette qu'on ait abandonné ce beau mot de maître pour désigner l'instituteur. Maître de connaissance, maître de vie, maître de morale aussi, cet autre beau mot qui figurait au programme de la communale.

Je ne puis m'empêcher de penser, en écrivant ces mots, au magnifique hommage rendu par Alfred Camus à son instituteur, dans son discours de réception pour son prix Nobel de 1957. Dans la hiérarchie universitaire, l'instituteur —on dit aujourd'hui professeur des écoles— est placé en dessous du professeur de lycée et plus encore de faculté. Mais dans la hiérarchie existentielle, celle qui décide de celui ou de celle que nous serons, il est le premier. J'ai tendance à penser que la valeur d'une démocratie se mesure à la place matérielle et morale qu'elle accorde à ses instituteurs.

Daniel Morand respirait la joie de vivre. Je le vois encore franchissant comme on le fait au cheval d'arçon, les jambes unies sur le côté, le balcon devant la maison de mes parents, juste en face de la mairie. Comme ma mère, Daniel Morand était un jardinier acharné, et tous deux faisaient ensemble, pour rire, des concours des plus belles carottes ou des plus beaux choux fleurs.

J'avais pour cet homme élancé, beau, racé, grand, sportif et remarquable skieur, une admiration éperdue. Comme il portait souvent pour nous faire la classe un pull-over grenat, je ne cessais de harceler ma mère jusqu'à ce qu'elle me tricote un pull over grenat « comme Monsieur Morand ». Comme j'étais fier le jour où je l'arborai !

Daniel Morand était un vrai pédagogue, non au sens un peu dégradé qu'a pris le mot aujourd'hui, mais un artisan de l'école de la bienveillance, naturellement, qui n'est pas l'école de la complaisance...Je le vois encore, un jour de 1943 annonçant à mes parents que j'étais reçu à l'examen d'entrée en sixième au collège de Nantua, tout en regrettant vivement que dans la dictée, j'aie écrit « gifle » avec deux f, alors qu'un seul suffisait largement ...

Daniel Morand n'était pas seulement un grand maître d'école, c'était un patriote qui a donné sa vie pour la France. À la maison, nous disions à voix basse - c'était la guerre - que durant le jour, Morand faisait la classe aux petits Français, et que la nuit il faisait la guerre à l'occupant nazi.

Il me revient un cuisant souvenir, que je peux bien livrer ici, car il dépeint une époque. A une date que j'ai oubliée, un dignitaire du régime de Vichy devait visiter l'école de Brénod, et nos trois instituteurs se trouvèrent dans l'obligation de nous apprendre « Maréchal, nous voilà » ! pour le saluer. Ce qui fut fait. C'est alors que j'eus l'idée avec mes camarades, d'une petite mise en scène pour manifester nos sentiments. C'est ainsi que le moment venu, quand les Morand, contraints et forcés, donnèrent le signal du chant, aucun d'entre nous n'ouvrit la bouche. Gêne, consternation dans l'assistance ; ce furent les instituteurs eux-mêmes qui chantèrent à notre place, avec l'aide de quelques assistants. Je rentrai à la maison, fier de mon exploit, raconter à mes parents, qui n'assistaient pas à la cérémonie ... mon premier acte de résistance ! Sur mes talons arriva Daniel Morand, dont j'attendais les félicitations, et qui m'administra une algarade dont j'ai encore le souvenir. Il ne faut pas laisser les enfants jouer avec les allumettes !

Je garde le souvenir du Brénod de l'époque, où les passions étaient vives, le danger partout présent, la méfiance entre les habitants exaspérée par le conflit. C'est bien simple : on s'aimait ou on se détestait. Ce fut une période très dure.

Et pourtant le village existait, il avait sa vie propre, et je garde de mon père, cet agnostique, cette leçon évangélique : il faut toujours pardonner, parce que la vie doit continuer, et que le pardon est la vie.

L'enfant de dix ans que j'étais, partit au collège avec les bribes de latin qui m'avaient été données par le cher abbé Agelou, des bribes d'anglais données par Lili Richerot, la fille de notre voisin Jean Marie, et tout ce bagage que je tenais de Daniel Morand : tout un symbole.

Cet homme a consacré sa vie aux enfants, puis il l'a donnée à son pays. La vie d'une nation est celle de tous ses fils, mais elle ne prend son sens que grâce à l'exemple de quelques-uns, les plus nobles et les plus courageux d'entre eux.

Je ne peux que reprendre à mon compte en pensant à Daniel Morand, le mot d'André Malraux à l'entrée de Jean Moulin au Panthéon : comme cet autre héros « Il était l'image de la France ».

Jacques Julliard
Brénod, 6 février 2022